



HAL
open science

Affres et recels du silence

Nicolas Go

► **To cite this version:**

Nicolas Go. Affres et recels du silence. Araùjo A. F. O Poder do Silêncio. Uma Antologia, In press.
hal-02158497

HAL Id: hal-02158497

<https://hal.science/hal-02158497>

Submitted on 3 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Affres et recels du silence

Nicolas Go, Université Rennes 2, CREAD (EA 3875), France.

« Silence au pauvre ». C'est ainsi que l'élu républicain Félicité Lamennais conclut son article le 11 juillet 1848 en France, dans le dernier numéro de son journal *Le peuple Constituant* condamné à disparaître en raison de l'état de siège et du rétablissement du cautionnement suite à l'insurrection de juin : « Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or, pour jouir du droit de parler ». Quelques jours plus tard, les clubs politiques sont mis sous contrainte policière, leurs discussions surveillées, et la participation des femmes et des enfants s'y trouve interdite.

Il faudrait donc préciser : silence aux pauvres, surtout aux femmes et aux enfants. Reconnaissons à cette occasion une certaine fidélité à l'étymologie bien connue du mot enfant, *infans*, « qui ne parle pas ». En ce sens, le silence est celui de ceux qui ne parlent pas, soit qu'on leur en dénie la faculté, soit qu'on leur interdise de le faire. Il y a ceux que l'on « réduit au silence », pour les empêcher de dire ce qui porterait atteinte à la puissance d'un pouvoir arbitraire, ou à la légitimité d'une autorité. Et il y a ceux qui se taisent, car ils consentent à ce fait que personne n'a la moindre intention de les entendre. Prétendent-ils s'exprimer, on estime qu'ils grognent. Ils ont une voix, mais ne produisent aucune parole. Tout juste savent-ils travailler et se reproduire. Le *logos* de ceux qui jouissent du loisir de penser, comme dirait Aristote, n'est pas la simple *phônè* des animaux, ni celle des gens de rien.

Il y a bien un silence politique, un silence contraint. Jusqu'au jour de l'insurrection, ou de la révolte. Ceux qui jusqu'alors étaient non seulement silencieux mais aussi, à force de l'être, invisibles, se mettent à parler, à se faire voir. Et c'est souvent avec étonnement, sinon avec effroi, qu'on constate que non seulement ils parlent et se rendent visibles, mais ils se mettent aussi à penser, à agir, et pire encore à décider. Ainsi, les processus d'émancipation – ceux des femmes, métèques, étrangers, enfants, prolétaires, discriminés, colonisés, dominés – se traduisent-ils généralement par un passage du silence à la parole. Un silence, donc, subi. Et une parole, non pas simplement autorisée après avoir été longtemps interdite (car une telle autorisation exprime toujours en quelque chose une domination), mais essentiellement qui *s'autorise*.

On voit aisément ce que cette question du silence imposé comporte corrélativement de contrainte interne. Aucune injonction ne pourrait s'imposer dans la durée si elle ne s'accompagnait d'un processus d'incorporation, jusqu'à fonctionner comme disposition acquise. C'est ce qui explique en partie la difficulté des processus d'émancipation, par lesquels il s'agit moins d'élaborer la seule liberté que de transformer des assujettissements, de surmonter des servitudes. Le moment de l'affirmation suppose un long processus antérieur de transformation. Un processus de *subjectivation*, individuelle, comme transformation de soi par soi, ou/et collective, comme reconfiguration d'un rapport social. Le surgissement inattendu de l'événement de parole des « gens de rien », des « gens de peu », et des actes de sédition qui l'accompagnent, n'est incompréhensible qu'à ceux, inattentifs, qui ignorent ces processus d'émancipation sous-jacents, dans la longue durée, qu'on a pu de façon fort pénétrante qualifier de *transformations silencieuses*¹.

Il conviendrait d'évoquer des rapports plus intimes, psychologiques et corporels, au silence subi : celui de la sidération, suite à un violent événement traumatique, qui interrompt tout bonnement l'activité psychique avant de laisser place à la réitération pathologique, incessante et indéfinie du choc sous forme d'images ou de phrases circulaires ; ou plus particulièrement celui des violences sexuelles de l'enfance, des viols accompagnés souvent de la honte, toujours du sentiment qu'il n'y a pas de mot pour le dire ; celui des survivants des camps, éprouvant « la honte d'être un homme », incapables de la moindre allusion à un passé désormais enfoui. Sales petites histoires domestiques, violences conjugales, secrets de famille, fantômes dans les placards, drames historiques, autant de raisons de « briser la loi du silence ». Là, la possibilité progressivement reconquise de la parole constitue une victoire sur l'emprise du silence. Le silence comme impossibilité de parler, la parole

¹ François Jullien, *Les transformations silencieuses*, Grasset, 2009.

comme lieu possible de l'émancipation, ou de la résilience. La parole ou tout autre langage. Dans tous les cas, il faut quelqu'un pour l'accueillir, l'entendre, l'accompagner : la parole à elle seule ne suffit pas, elle requiert un autre pour progressivement se constituer moins en discours qu'en processus de vie. Ce n'est pas tant ce qu'on raconte, que l'effet produit sur celui qui raconte, par le fait même de raconter. Une sorte particulière d'effet, comme travail de soi sur soi. Là encore, comme transformation silencieuse. C'est étrange, n'est-ce pas ? Sortir du silence, par la force du silence. La parole, malgré les apparences, n'est que secondaire. Ce sont des silences saturés d'affects.

Dans le silence (même manifesté par la parole), se joue un conflit d'affects. Opposer à l'affect subi un affect plus fort et contraire, voilà l'enjeu. Spinoza le formule très rigoureusement dans son *Ethique*² :

« La force d'une passion, ou affect, peut surpasser les autres actions d'un homme, ou sa puissance, au point que l'affect se fixe en lui d'une façon tenace ». [...]

« Un affect ne peut être ni réprimé ni supprimé si ce n'est par un affect contraire et plus fort que l'affect à réprimer ».

Ainsi, le silence, quoique communément compris comme simple absence de bruit, ouvre largement le champ des pratiques humaines, des rapports sociaux et politiques comme de l'expérience intime, en tant que silence subi.

Il y a bien sûr les silences de convention, comme « la minute de silence » des commémorations, ou celui qui s'impose dans les bibliothèques, les cinémas, les concerts de musique classique, au chevet d'un malade, dans une salle de classe. Ils requièrent de la discipline, de la discrétion, de la retenue. Leur spécificité : ils empêchent les bavardages, les logorrhées, toutes les formes de *flatus vocis*. C'est que la parole est largement envahissante lorsqu'elle ne relève pas des processus d'émancipation, ou de subjectivation.

Les taiseux le savent, montagnards, pêcheurs, travailleurs de la terre, tous ceux qui, dans leur rapport aux forces de la nature, savent estimer le caractère dérisoire des paroles humaines. La sagesse populaire, comme on dit, est avare de discours, et les travailleurs économisent leurs forces en les concentrant sur leurs gestes précis. Ils préfèrent écouter, ce que conseillent par ailleurs les éducateurs depuis longtemps, comme Plutarque le rappelle à propos de la relation maître-disciple :

« Combien de gens se font du tort, parce qu'ils veulent s'exercer à discourir, avant d'avoir su tirer les fruits d'une leçon d'écoute » ; à quoi l'auteur ajoute : « lorsque les oiseaux pondent des œufs sans germe, appelés *œufs conçus par le vent*, on dit qu'il n'en résulte que des débris imparfaits et des embryons inanimés. De même, quand les jeunes gens ne savent pas écouter et qu'ils n'ont pas été habitués à tirer quelque profit de l'audition, leur parole est comme un œuf sans germe. Ce sont mots *dispersés dans les airs stériles, insaisissables* »³.

Probablement Plutarque reprend-il l'idée qu'Héraclite formule d'une phrase bien trempée : « ne sachant pas écouter, ils ne savent pas non plus parler »⁴. Le silence, en ce sens, est celui de l'écoute, comme pratique d'apprentissage. Déjà, Pythagore imposait cinq années de silence à ses disciples comme condition préalable pour la transmission de la connaissance. Loin du silence de convention, on peut dès lors parler d'une pratique du silence.

À l'opposé du silence subi, il y a donc le silence voulu. Celui des sigophiles, les amis du silence. Il n'est pas déraisonnable d'envisager l'idée, contre les plis de la pensée dualiste, d'un double mouvement : du silence à la parole comme mouvement d'émancipation des rapports de domination (par lesquels on fait taire les gens de peu), de la parole au silence comme processus de subjectivation (par lequel s'opère un effort de transformation de soi par soi). Une parole politique, un silence

² Spinoza, *Ethique*, livre IV prop. 6 et 7.

³ Plutarque, *Comment écouter*, Rivages-poche, 1995, pp. 13-14.

⁴ Héraclite, *Fragments*, PUF-Epiméthée, 1986, § 4, p. 50.

éthique. Une sorte de sagesse révolutionnaire. Mais en quoi consiste cette part du silence ? Je propose d'en distinguer quelques figures : la rêverie, la contemplation, la méditation et ce que je nommerai la méditation silencieuse⁵.

Toutes pourraient en un sens entretenir quelque rapport avec la fameuse considération de Pascal sur le « divertissement » : s'inquiétant du malheur des hommes, il découvre qu'il vient tout entier d'une seule chose, « qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre ». Quant à sa raison, il la trouve dans « notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près ». De là vient, ajoute-t-il, « que les hommes aiment tant le bruit et le remuement »⁶. Le bruit et le remuement seraient une façon de nous détourner de la conscience du dérisoire de la condition humaine, que nous infligent les douloureux moments de lucidité. Inversement, l'exercice du silence serait alors une manière de l'affronter.

Mais tout silence n'est pas martial par essence, et je préférerais pour ma part y trouver plus simplement diverses occasions d'allégresse. Car à y regarder de plus près encore que ne le fait Pascal, un tel désespoir ne peut être que l'ombre portée par un fol et déraisonnable espoir, celui d'une vie non pas faible et mortelle mais toute puissante et immortelle. Désir fantasmatique, facteur de passion triste. A quoi il suffit, pour y renoncer, d'un peu de méditation en silence. Quatre figures du silence, quatre modalités d'allégresse.

La rêverie est ce qu'il y a de plus simple et de plus spontané, il suffit d'un moment d'abandon, d'inattention, et elle nous prend sans crier gare. Et, chose curieuse, elle est susceptible d'offrir les moments les plus heureux de l'existence, toute affaire cessante, sans autre forme de procès que le laisser aller aux mouvements vagabonds de l'imagination souveraine. Ce qu'il y a de plus simple, de plus accessible, est possiblement le plus essentiel : des moments d'égarement qui conduisent, comme en témoigne Rousseau, à « des extases qui passent toute autre jouissance »⁷, une jouissance « de rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence »⁸. Un silence, dans ce cas, d'approbation inconditionnelle à l'existence. Il y a certes des rêveries nostalgiques, parfois tristes même, c'est selon. C'est toute la richesse de la rêverie, faite de multiplicités occasionnelles, solidaire des aléas des moments et des lieux où elle se manifeste, comme par exemple au bord de l'eau dormante d'un lac : « il semble que, pour bien comprendre le silence, notre âme ait besoin de voir quelque chose qui se taise »⁹. D'autres fois, lorsque l'ennui est trop grand, la rêverie vient à la rescousse, substituant à une situation pesante la légèreté d'une divagation affranchie, ainsi que l'imagine le délicieux poème de Jacques Prévert, *page d'écriture*, où l'élève lassé par la répétition des tables d'addition, se laisse emporter par le vol de l'oiseau-lyre et le joyeux retour des outils scolaires à leur état initial d'éléments naturels. Qu'elle fugue ou qu'elle approuve, la rêverie instaure un silence jubilatoire.

La contemplation, quant à elle, n'est pas spontanée. Elle requiert un travail, un effort. Mais à la différence de l'acte de concentration, qui se met au service d'une activité, d'une épreuve, la contemplation est à elle-même sa propre fin. Si la rêverie provoque des variations, la contemplation induit un devenir, sollicitant une puissance d'affect. Saisissant un fragment de réel, intérieur ou extérieur, elle se met à l'écoute, et s'efforce de percevoir des mouvements de pacification des tourments, d'intensification des affects, de transformation des sensations. Les formes privilégiées de la nature et de l'art lui offrent les meilleures occasions. Qu'il s'agisse des hauteurs sublimes de la montagne, des étendues immenses de la mer, des sons, de l'atmosphère et des odeurs de la forêt et des rivières, ou encore des puissances infinies de la musique, par exemple, elle entretient avec tout cela des rapports actifs. Elle réduit au silence les bruits parasites et les fluctuations mentales, et elle amplifie dans le même temps le devenir silencieux des perceptions, jusqu'à faire du corps un pur créateur d'affect. Une autre manière de jouissance inconditionnelle de l'existence. Mais si la

⁵ Nicolas Go, *Les printemps du silence*, Buchet-Chastel, 2008.

⁶ Pascal, *Pensées*, Brunschvicg 139.

⁷ Rousseau, *Rêveries d'un promeneur solitaire*, septième promenade.

⁸ *Ibid.*, cinquième promenade.

⁹ Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Librairie Corti, 1985, p. 258.

rêverie se laisse porter par les mouvements vagabonds occasionnés par l'alentour, la contemplation instaure son propre jeu de silence, elle instruit son propre devenir silencieux. Silence sans parole ni discours, elle expérimente une durée joyeuse de ce qui est.

La méditation silencieuse n'est pas pour percevoir et éprouver, mais pour comprendre et connaître. Elle consiste à traiter un sujet par une activité intense de la pensée. Elle se veut pénétrante, féconde, productive. Que ce soit comme Montaigne déambulant dans la « librairie » de sa tour pour écrire ses *Essais*, ou comme Descartes, enfermé dans son « poêle », elle est communément associée à la pensée rationnelle, qui se donne un problème à résoudre dans le silence au moins intérieur, comme en témoigne par exemple Hegel dans sa préface de 1830 au *Précis de l'encyclopédie des sciences philosophiques* : « Un intérêt pour la philosophie, sérieux et profond, recherche la solitude intérieure et le silence à l'extérieur »¹⁰. Que l'on songe aussi à Socrate, qui ne dédaigne pas se retirer sous un porche pour méditer, plutôt que de suivre ses amis et rejoindre un bruyant et bavard « banquet », où il est attendu pour ripailler et produire un discours philosophique. A Agathon qui s'en étonne, il confie : quelle bonne affaire ce serait si la sagesse était chose de telle sorte que de celui de nous qui est le plus plein elle coulât dans celui qui est le plus vide¹¹. Contrairement à ce que laissent entendre certaines interprétations hâtives, Socrate ne se contente pas de dialoguer ; dans sa quête de vérité, il médite en silence. Faite de silence, la méditation peut aussi bien être celle, musicale, du compositeur, picturale, du peintre, littéraire ou poétique de l'écrivain, par laquelle chacun, dans la production de son œuvre, s'efforce de rencontrer sa solitude.

Une solitude plus profonde et plus silencieuse, sans doute, dans ce que je nommerais volontiers une méditation « silencieuse » : la méditation silencieuse *se fait dans* le silence, la méditation silencieuse *fait* le silence. La première est, de façon privilégiée, celle des philosophes, la seconde celle des sages. Elle ne produit nul discours, nulle image, pas même une idée, aucune représentation. Elle n'admet aucune fluctuation mentale. Ce silence peut être qualifié d'absolu au sens ancien de complet, achevé, parfait. Plus que total, il est totalitaire, car il exclut tout ce qui n'est pas lui et qu'il « réduit au silence ». C'est le silence du « méditant », si l'on veut bien affranchir ce mot de ses connotations ésotériques. Les notions religieuses de la prière, du recueillement, de l'oraison relèvent plutôt de l'ordre de la contemplation, appliquée à l'idée de Dieu. Cette pratique radicale du silence se retrouve certes couramment dans des cultures religieuses, mais ne s'y réduit pas. Avec ou sans dieu, elle est une expérience concrète, vécue, un certain rapport de la conscience au corps et inversement, et elle requiert un long apprentissage. Pour la simplifier, je choisirais d'inverser un peu la formulation brahmanique d'une « expérience silencieuse de l'absolu », jugée trop métaphysique, en cette autre plus matérialiste de « expérience absolue du silence ». Plutôt qu'extase, enstase : littéralement, se tenir en soi-même. Elle se distingue ainsi des fluctuations vagabondes de la rêverie, des percepts émergents de la contemplation, des idées de la méditation. Elle s'installe dans un présent où le temps, semble-t-il, ne passe pas. Dans ce cas, il ne reste rien, objectera-t-on ? Ce serait faire grand cas de nous-mêmes. Il reste au contraire tout, retranché, peut-être, du je. Ce qui, dans le fond, est bien peu.

CONCLUSION

Sans préjudice des joies simples de la vie ordinaire, par lesquelles on se laisse aller à la gaieté des papotages insignifiants et des tendres silences, songeons à cette manière de travailler à de nouvelles possibilités de vie : dans un double effort, du silence vers la parole, et de la parole vers le silence. Sortir des affres du silence pour accéder au « courage de la vérité », la *parrésia*, ainsi qu'à l'affirmation politique de l'égalité, et corrélativement, s'émanciper des bavardages pour approfondir la joie de vivre, là où aucun discours ne saurait atteindre. Pour le dire autrement, dans un même mouvement, conquérir la parole et le silence. Précisons pour finir que si nous sommes en présence d'un paradoxe et non d'une contradiction, c'est qu'il ne s'agit pas des mêmes paroles, ni du même silence.

¹⁰ Hegel, *Précis de l'encyclopédie des sciences philosophiques*, Vrin, 1987, p. 28.

¹¹ Platon, *Le Banquet*, 175-e.